

1

Au-delà du malheur, c'est la vie simplement. Juste pouvoir boire, manger, dormir et être à côté de ceux qu'on aime.

Vider Phnom Penh de sa population

Ce 13 novembre 2015, je reçois de nombreux coups de téléphone de ma fille Susanna qui cherche désespérément à me joindre. D'habitude, elle n'insiste pas autant. En fait, moi, je suis chez une amie à Colombes, au nord de Paris. Je n'ai pas encore allumé la télévision, mais quand je le fais, je découvre les attentats de Paris. Je comprends alors le pourquoi des appels incessants de ma fille.

Le lendemain, quand je réussis à la joindre, j'apprends qu'elle se trouvait avec son mari dans un restaurant proche de l'endroit où les attentats avaient eu lieu et qu'elle y avait vécu des heures d'angoisse.

À la télévision, je vois le président Hollande, installé dans les tribunes du Stade de France, qui disparaît soudainement avec son garde du corps après une deuxième détonation...

Jamais, je n'aurais pensé qu'un pays développé comme la France, pays des libertés, puisse un jour vivre un si horrible événement.

À ce moment-là, tout ce que j'ai vécu au Cambodge resurgit en moi !

C'était le 17 avril 1975. Les Khmers rouges prenaient possession de mon pays en chassant violemment, de manière brutale, toute la population de la capitale Phnom Penh.

Ce matin-là, je ne pouvais pas quitter ma maison malgré les injonctions violentes proférées par les Khmers rouges¹ en bas de chez moi. Je devais attendre le retour de mon mari Sully, car avec tout ce désordre dans la rue, il me serait impossible de le retrouver.

Quand il arrive, il a encore sa tenue de l'armée de l'air ; son insigne du corps des aviateurs et son nom sont inscrits sur sa combinaison de pilote. Il porte sur lui son pistolet d'officier, car il revient d'une patrouille dans la capitale. Il est très triste. Je ne l'ai jamais vu dans un tel état. Il me dit :

— Notre pays est tombé aux mains des Khmers rouges. Pol Pot est leur chef. C'est pas bon ! Monsieur Ea Chhong (chef de l'armée de l'air khmère) a quitté Phnom Penh avec sa famille pour l'Amérique, hier soir. Il reste seulement quatre hélicoptères au stade olympique pour partir. Et ils sont déjà pleins ! Mon collègue, Ket Marie, m'a dit : « Si tu montes, je te suis ! » Je lui ai répondu : « Je ne peux pas partir sans ma famille ! » Alors, nous sommes rentrés chez nous.

Après m'avoir mis au courant de la situation, Sully cache son pistolet de service, ses munitions et sa combinaison d'aviateur à côté de la réserve d'eau, tout en haut de la maison.

Il faut dire que le calvaire du peuple khmer a commencé dès 1970 avec la destitution du chef de l'État Norodom Sihanouk par le Parlement cambodgien.

Pourquoi ?

1 Surnom donné aux partisans du mouvement politique et militaire communiste d'inspiration maoïste.

Sihanouk avait autorisé les troupes viêt-cong (Vietnamiens du Nord) à avoir des bases arrière dans la région nord-nord-est du Cambodge pour soutenir leur guerre contre les Américains au Sud Vietnam. Mais les Viêt-cong attaquent par surprise toutes les unités territoriales de l'Armée royale khmère et s'emparent de quatre provinces. Le commandant en chef Lon Nol mobilise alors toutes les forces vives du pays pour sauver la nation en danger. La population se présente en masse pour chasser l'envahisseur viêt-cong.

Celui-ci progresse vers le sud et s'empare de Saang, une localité se trouvant à environ trente kilomètres de la capitale qui est donc désormais menacée.

Le lieutenant général Sosthène Fernandez désigné par Lon Nol a pour mission de récupérer Saang et de protéger Phnom Penh.

Au bout de quatre jours et de quatre nuits de combats, l'envahisseur est repoussé et Saang libérée. C'est la première victoire des FANK¹.

La guerre se poursuit entre 1971 et 1975 au sud-sud-est du pays. L'ennemi détruit ponts, voies de communication terrestres et fluviales pour isoler Phnom Penh et empêcher les FANK de se ravitailler en matériel et en carburant.

C'est à ce moment-là qu'apparaissent les premières formations khmères rouges, auxiliaires des Viêt-cong, spécialisées dans le renseignement et la propagande subversive.

En parallèle, les FANK se réorganisent avec l'aide américaine : formation de grandes unités, de cadres et d'hommes.

Les FANK passent à l'offensive et libèrent les provinces envahies en infligeant à l'ennemi de lourdes pertes en hommes et en matériel. Également, un plan de défense de Phnom Penh s'organise pour parer aux attaques éventuelles.

Mais le 23 mars 1975, le maréchal Lon Nol convoque le commandant en chef Sosthène Fernandez pour lui annoncer

¹ Forces armées nationales khmères.

que les Américains vont interrompre leur aide. Donc, il faut cesser la guerre et négocier au mieux avec les Khmers rouges, « les frères ennemis ».

Le président de l'Assemblée nationale, le président du Sénat et le chef du Parti républicain sont d'accord. Ils acceptent de cesser la guerre et de négocier avec les Khmers rouges.

Le commandant général Sosthène Fernandez, ayant refusé de se soumettre à cette décision, est aussitôt relevé de sa fonction de commandant en chef des FANK.

Le 17 avril 1975, les Khmers rouges entrent en triomphateurs dans la capitale.

Finie la guerre ! La paix revient !

Hélas, Pol Pot, leur chef, protégé par la Chine, n'a aucune expérience de la gestion d'un État.

Les Khmers rouges prennent le prétexte que les Américains vont bombarder Phnom Penh pour vider la ville de toute sa population. Alors, ils ordonnent, par haut-parleurs et par radio, de quitter les lieux le plus rapidement possible. Menaces à l'appui pour obliger les retardataires à obtempérer. Il y aura de nombreuses victimes parmi les personnes âgées, les malades, les enfants et les personnes faibles au cours de ce cruel 17 avril 1975.

À partir de ce jour tragique, le nouveau maître du Kampuchéa démocratique¹, l'Angkar Loeu² va imposer sa loi : supprimer toutes traces de cultures occidentales pour créer une nouvelle nation khmère sans attaches avec le passé de colonisation et où toute religion sera bannie.

Les citoyens devenus nuisibles seront les premiers à être frappés puis tous les intellectuels, les enseignants, les cadres civils et militaires, les médecins, les juges, les avocats... subiront le même sort.

Ce terrible génocide eut pour conséquence l'extermination de plus de 2 millions de Khmers.

1 Nom officiel du Cambodge entre 1975 et 1979.

2 L'organisation suprême.

Peu à peu, le pays, sans eau courante ni électricité, perd toute vie politique, sociale et économique. Il recule de plus de cent ans en arrière.

Plus de 500 000 Cambodgiens fuient leur pays pour aller à l'étranger et des millions de veufs, d'orphelins et de blessés errent dans un pays complètement dévasté.

Il est facile alors pour les Vietnamiens de s'emparer du Cambodge, de piller les richesses (poissons, forêts, gisements de pierres précieuses...), car ils n'ont aucun obstacle devant eux.

Maintenant, nous devons absolument partir. Les Khmers rouges sont là, à vociférer en bas de notre maison.

Nous prenons notre vieille voiture et nous y mettons tout ce que nous pouvons. Les Khmers rouges disent et répètent que nous n'avons pas besoin d'emporter beaucoup de choses, que ce n'est que pour trois jours. Nous prenons quand même quelques vêtements et surtout tout ce qu'il faut pour notre fils qui est malade tout le temps.

À cette époque, il y a souvent des bombardements et beaucoup de substances nocives se répandent dans l'air. Alors les petits enfants et les nourrissons souffrent de diarrhées et d'hémorragies. Beaucoup en meurent. Les personnes âgées ont elles aussi de graves soucis de santé.

Mon fils Chinroth, dit Tintin, souffre en permanence de fièvres et de problèmes intestinaux. Je crains sans cesse pour sa vie, car plusieurs de mes amies ont perdu un ou plusieurs de leurs enfants. Je l'emmène souvent à la clinique pour des soins, des perfusions. Tout notre salaire y passe. Et nous, ses parents, sommes désespérés.

TOI, mon fils, TU DOIS VIVRE ! Nous allons TOUT tenter pour te sauver.

Nous avons entendu parler d'un bonze, chaman, qui pourrait aider notre fils à guérir. Le 14 avril, trois jours avant la chute du Cambodge, nous prenons contact avec lui. Il est justement dans la banlieue de Phnom Penh, ce qui est rare, car il vit habituellement dans les montagnes et ne vient dans la capitale que tous les trois ans. Nous nous mettons d'accord sur une cérémonie qui pourrait redonner la santé à notre fils.

Le jour dit, la cérémonie commence. Tout le monde se met à prier les deux mains jointes. Bien que Sully, mon mari, pense qu'on ne doit pas croire n'importe quoi, il prie lui aussi. Nous suivons tous tranquillement le déroulement du rituel. Je laisse mon fils dormir profondément à côté de moi.

Soudain, je vois passer sur le petit corps de Tintin qui est habillé légèrement à cause de la chaleur une colonie de fourmis noires. J'ai aussitôt le réflexe de les écraser de ma main, mais le bonze m'en empêche, me disant que ces fourmis sont là pour chasser les mauvaises choses qui font que mon fils est tout le temps malade. Je lui obéis et continue tranquillement à prier avec lui, mais en m'assurant bien que les fourmis ne font que passer sur le corps de mon fils. Environ vingt minutes plus tard, une autre colonie de fourmis – rouges cette fois – traverse le corps de Tintin. Entre suspicion et inquiétude, je ne sais pas comment je dois réagir. Je regarde le bonze qui me dit :

— Soyez tranquille, ces fourmis-là viennent apporter leur protection à votre fils.

À partir de ce jour, Tintin s'appellera Chamroeun – ce qui signifie progrès – sur les conseils du bonze. La cérémonie terminée, nous retournons à la maison.

Il me semble que mon fils va de mieux en mieux.

Deux jours après cet événement, les Khmers rouges entrent dans Phnom Penh. C'est l'exode.

Le matin du 17 avril 1975, les rues de la capitale se remplissent petit à petit d'une foule impressionnante de

personnes : les malades avec leur matériel de perfusion, les vieillards, les nourrissons, les jeunes enfants, car tout le monde doit abandonner sa maison ou l'hôpital sur-le-champ, ordre d'Angkar, le parti des militaires khmers rouges. La totalité de la population est obligée de quitter la ville pendant trois jours afin que, soi-disant, ils puissent nettoyer les lieux de ses ennemis.

— Ce n'est pas utile d'emporter quoi que ce soit, hurlent les militaires khmers rouges dans des micros.

Ces militaires khmers, ce sont des jeunes de quinze-seize ans, quelquefois moins. Ils portent un pantalon et une chemise noirs et ont un krama¹ autour du cou, symbole de leur appartenance au parti. Ils ont aux pieds des chaussures fabriquées à partir de pneus de voitures. Leurs cheveux sont coupés très court et ils sont tous peignés sur le même modèle. Ce sont des hommes et des femmes ayant eu très peu d'éducation et qui se contentent d'obéir aux ordres. Ce sont des brutes ! Pour faire avancer les gens plus vite, ils tirent sur les populations avec leurs mitraillettes. Et là, c'est l'horreur ! Des morts jonchent la route, des corps explosent ! J'ai vu des pieds, des mains et des têtes voler au-dessus de nous. Je suis obligée d'enjamber des corps ou ce qu'il en reste. Et tout cela dans un profond et terrifiant silence. Je suis tellement tétanisée que je n'entends plus rien. Je sens la fièvre m'envahir. J'ai au moins 40°C. Je sais que je serre fortement mon fils dans mes bras, que mon mari est là près de moi et j'avance, j'avance... car si je ne le fais pas, ils vont nous tirer dessus !

Aux environs de dix-neuf heures, nous sommes à Kbal Knol en direction du pont qui conduit à Kien Svay. Il y a tellement de personnes à cet endroit qu'il est très difficile, voire impossible, de le franchir. Il n'est pas assez large pour que tout le monde puisse passer. Mais il faut avancer à tout prix, car les mitraillettes sont là. Les jeunes Khmers rouges qui tirent sur les gens sont froids, inexpressifs, mais déterminés face à la situation

1 Foulard typique du Cambodge.

et aux ordres qu'ils ont reçus. Toutes ces atrocités faisant partie de leur quotidien, tirer sur le peuple pour le faire avancer plus vite leur semble tout à fait normal.

Après avoir réussi à franchir le pont, je suis soulagée. Je me sens mieux. Je ne sais toujours pas où je vais, mais les militaires ne sont plus là. Ils nous ont abandonnés à notre triste sort. Sur le chemin, le hasard fait que je retrouve mes parents, mes cinq frères et ma sœur. Il manque un de mes frères, Touch. Il est parti seul de l'autre côté de Phnom Penh avec sa moto et les vêtements qu'il a sur le dos. Il voulait aller rejoindre mon père sur son lieu de travail, le lycée privé Darassas, mais cela lui sera impossible à cause de la foule. Il doit suivre le mouvement qui est à l'opposé du chemin de mes parents. Ce sera seulement au bout de trois ans qu'ils se retrouveront.

Quand je retrouve ma famille, ma grand-mère n'est pas avec elle.

— Vu son grand âge et son mauvais état de santé, elle n'a pas voulu quitter sa maison, me dit ma mère.

En fait, elle sera obligée de le faire, poussée par les mitraillettes des soldats khmers rouges. Elle partira avec sa canne, son sac de bétel et les vêtements qu'elle portait ce jour-là. Elle marchera aussi longtemps qu'elle en aura la force... et nous ne la reverrons jamais.